

## LE MOULIN ROUGE

## PROLOGUE

## LE MARIAGE DE LASCARS

## XIV

## LE PÈRE ET LA FILLE

Quand l'aube du jour parut enfin, faisant succéder de pâles clartés aux ténèbres de la nuit sinistre dont nous venons de raconter quelques-unes des péripéties, la place Louis XV offrait un spectacle à la fois hideux et déchirant.

On eût dit un champ de bataille, au lendemain d'une de ces terribles rencontres entre deux armées, dont la date sanglante s'inscrit dans l'histoire des peuples.

Partout le sol était jonché de cadavres. Ça et là des infortunés vivants encore, mais mutilés, couverts de blessures, incapables de se mouvoir, faisant retentir les airs de leurs gémissements.

Parmi ces amas de victimes d'un monstrueux forfait, erraient comme des âmes en peine les parents, les amis des malheureux qui n'avaient point reparu depuis la veille dans leurs logis.

On voyait des femmes chercher leurs maris, des sœurs chercher leurs frères, des pères chercher leurs enfants...

Pleins d'angoisses et de désespoir, ils allaient d'un pas incertain au milieu des morts et des agonisants, essayant vainement de reconnaître, dans ces visages qui n'avaient plus rien d'humain, les traits de ceux qu'ils avaient aimés...

Il importait, on le comprend, d'effacer au plus vite les traces matérielles de tant de malheurs et de tant de crimes. De lourds tombereaux, envoyés par la municipalité de Paris, recevaient les cadavres non reconnus et se dirigeaient vers les cimetières.

D'innombrables brancards, portés par deux hommes et recouverts d'un drap grossier, transportaient dans les hôpitaux ou dans leur maisons, les blessés chez qui l'étincelle de la vie n'était point éteinte d'une façon complète.

Des escouades d'agents de M. de Sartines, faisant trop tardivement leur devoir, fouillaient les rues voisines et les Champs-Élysées.

L'un de ces agents découvrit au pied d'un arbre, à l'entrée du Cours-la-Reine, le corps inanimé d'un jeune homme de bonne mine, au visage basané. Ce jeune homme, dépoillé de presque tous ses vêtements, portait du linge d'une finesse extrême. Il avait au doigt annulaire de la main gauche une bague armoriée dont l'écusson supportait un *tortil* baronnial.

Le sang coulait encore, lentement et goutte à goutte, d'une blessure étroite, mais profonde, faite au côté droit de la poitrine par le couteau d'un assassin.

La beauté du linge, la distinction des traits, et particulièrement l'écusson gravé sur la bague, attirèrent et fixèrent l'attention de l'agent.

—Celui-ci doit être un seigneur, se dit-il, voyons un peu s'il est déjà mort ?

Et il posa sa main sur le cœur.

Le cœur, interrogé, répondit par un battement faible. L'agent écarta la chemise, examina la blessure sous les caillots de sang qui la couvraient en partie, et conjectura qu'elle n'était point mortelle.

Animé d'intentions charitables, auxquelles l'intérêt personnel avait peut-être autant de part que l'humanité, notre homme descendit aussitôt sur le bord de la Seine, revint avec son chapeau rempli d'eau fraîche, lava soigneusement la plaie et mouilla les tempes du blessé.

L'effet de cette médication fut rapide, le personnage évanoui poussa un soupir, ouvrit les yeux, fit un effort inutile pour se soulever et murmura :

—Où suis-je ?

—Mon gentilhomme, répondit l'agent, vous êtes à quelques centaines de pas de la place Louis XV... Je viens de vous découvrir présentement, étendu tout de votre long et sans connaissance... Vous me devez même une fière chandelle, car vous avez un fort joli coup de couteau au travers du corps, et, cinq minutes plus tard, vous passiez de vie à trépas sans seulement vous en apercevoir... Mais je suis arrivé à temps, j'ai pris soin de vous comme je l'aurais fait de mon propre père, et vous en remercirez, j'en réponds...

—Comment suis-je ici ? reprit l'inconnu d'une voix faible.

—Ah ! par exemple, voilà ce qu'il m'est impossible de vous apprendre, mais ne vous occupez pas de cela... la mémoire, sans aucun doute, ne tardera pas à vous revenir... le plus pressé, c'est de vous soigner sans perdre de temps... Comment vous appelez-vous, mon gentilhomme, s'il vous plaît ?

—Le baron de Lascars...

L'agent salua.

—Je présente mes respects à M. le baron, dit-il, et suis son humble serviteur... où monsieur le baron désire-t-il être porté ?

—Rue St-Louis, en mon hôtel...

—Que monsieur le baron prenne patience... je cours chercher un moyen de transport... et ce sera fait en moins de rien...

L'agent prit sa course, en effet, dans la direction de la place Louis XV.

Pendant sa courte absence, Lascars essaya vainement de rassembler ses souvenirs et de se rendre compte de ce qui s'était passé depuis le moment où, désarmé par Tancredi d'Hérouville, il avait fait feu sur lui sans l'atteindre, une nuit profonde enveloppait sa pensée et il se perdait en conjectures dont aucune ne se rapprochait de la réalité.

Cette réalité, nos lecteurs la devinent : Bergamotte, après avoir étourdi et dépouillé Lascars, avait jugé fort à propos de le poignarder un peu, afin de s'assurer de son silence pour l'avenir et de se mettre à l'abri de toute réclamation de sa part.

L'agent reparut, escortant une civière et ses porteurs. Le baron fut étendu sur cette civière, qui prit par les quais le chemin de la rue St-Louis.

Le trajet dura plus d'une heure. Quand le blessé arriva à la porte de son hôtel, une fièvre ardente, accompagnée d'un violent délire, s'était emparée de lui.

Le valet de chambre, Lorrain, s'empressa de coucher son maître et d'envoyer chercher deux médecins.

Ces doctes personnages ne se firent point attendre. Ils étu-

dièrent la blessure ; ils tâtèrent le pouls du malade ; ils hochèrent gravement la tête en échangeant des mots latins, et enfin ils finirent par déclarer que M. le baron de Lascars se trouvait dans une situation des plus graves, qu'ils ne répondaient pas de lui, mais qu'ils viendraient le voir chaque jour, et plutôt deux fois qu'une.

## §

Tandis que le hasard dirigeait vers le Cours-la-Reine, un des agents de M. de Sartines et lui faisait trouver le corps de l'infâme gentilhomme victime de ses dignes instruments, une découverte du même genre, mais d'un beaucoup plus grand intérêt, avait lieu dans la cour de l'une des maisons en construction de la rue Royale.

Un vieillard, d'une belle et noble figure, était couché sur le sol formé d'écaules tombés des blocs de pierre sous le marteau des ouvriers, et ne donnait aucun signe de vie.

Il avait les yeux fermés ; une meurtrière bleuâtre, livide et tuméfiée, rayait de part en part son front pâle. Les doigts crispés de sa main roidie serraient avec force un fragment de granit, pointu et ensanglanté.

À côté de lui, une jeune fille à genoux, les yeux mornes, les cheveux épars, les lèvres entr'ouvertes, ne prononçant pas une parole, ne versant pas une larme, ne faisant pas un mouvement, ressemblait à une statue taillée dans le marbre blanc par le ciseau d'un artiste de génie.

Ce vieillard et cette jeune fille étaient M. Talbot et Pauline. Séparée violemment du marquis d'Hérouville, après les scènes auxquelles nos lecteurs ont assisté, la malheureuse enfant avait trouvé moyen d'échapper à la foule qui l'entraînait, et, tantôt se glissant le long des murailles sous la portion des échafaudages restés debout, tantôt rampant comme une couleuvre parmi les débris, elle était revenue dans cette cour dans laquelle elle avait laissé son père.

En trouvant le vieillard sans connaissance, elle le crut mort, elle poussa un cri de désespoir ; elle sentit sa tête s'égarer, et, véritablement, le vide se faisait dans son cerveau.

Elle interrogea son père ; elle le supplia de lui répondre et de se tourner vers elle, et, comme le vieillard restait muet et immobile, elle eut aux lèvres un éclat de rire effrayant et elle s'agenouilla auprès de ce corps qui n'était plus pour elle qu'un cadavre.

À partir de cette minute, Pauline offrit la raideur marmoreenne d'une cataleptique ; pendant bien des heures, l'inflexible rigidité de son attitude ne se démentit point, jusqu'au moment où des étrangers pénétrèrent dans la cour et découvrirent le groupe étrange que nous avons décrit.

Parmi ces nouveaux venus se trouvaient des femmes. Elles comprirent aussitôt qu'elles avaient sous les yeux une fille en proie au plus sombre désespoir auprès de son père assassiné et elles furent saisies d'une profonde pitié pour cette grande et touchante infortunée.

L'une d'elles, d'une voix émue, questionna Pauline. Elle n'obtint aucune réponse et la jeune fille ne sembla même pas l'entendre...

Alors elle la prit par les deux mains et la souleva doucement pour l'engager à se relever. Pauline n'opposa aucune résistance et se tint debout pendant une ou deux secondes ; mais, aussitôt que la femme compatissante eut cessé de la maintenir dans cette position, elle se laissa retomber à genoux.

Convaincus qu'il n'y avait rien à tirer de la jeune fille, les nouveaux venus s'occupèrent du vieillard et ne tardèrent point à acquiescer la certitude qu'il respirait encore.

Des soins intelligents lui furent à l'instant même prodigués. On lui fit respirer des sels, et bientôt une faible contraction des narines et un léger tressaillement des paupières, annonçant que son évanouissement allait prendre fin.

En effet ses yeux s'ouvrirent ; il vit Pauline à côté de lui ; un sourire d'une expression presque ravie vint à ses lèvres ; il lui fut possible de balbutier son nom, d'indiquer son adresse, puis il s'évanouit de nouveau.

Quelques instants après, deux hommes, portant sur une civière le corps de M. Talbot, se dirigeait vers la rue de Vendôme, et Pauline, morne, glacée, indifférente en apparence et ne semblant rien comprendre à ce qui se passait sous ses yeux, suivait cette civière à travers les rues de la ville en deuil.

Au bout d'une heure le triste cortège franchissait le seuil du petit jardin et s'arrêtait sous les tilleuls, à l'entrée du pavillon de briques.

La vieille gouvernante, madame Audouin, pleurait à chaudes larmes et se tordait les mains en gémissant.

Pouvait-il exister un spectacle plus lugubre que celui qui s'offrait à elle ? Nous ne le croyons pas...

La veille au soir, une adorable enfant, fraîche et parée, radieuse et triomphante, quittait cette humble demeure au bras de son père que le contact de tant de verdure et de joie rajeunissait...

Quelques heures à peine s'étaient écoulées, et voici qu'on rapportait le vieillard mourant, mort peut-être ! et la jeune fille était folle !...

Le corps de M. Talbot fut étendu sur un lit qu'on se hâta d'improviser dans le petit salon du rez-de-chaussée. Pauline s'assit auprès de la fenêtre, et se mit à chanter d'une voix lente et basse les airs monotones avec lesquels on avait bercé son enfance...

Le portier Picard, très ému et très désolé de la catastrophe qui frappait des locataires qu'il tenait en haute estime, se mit aussitôt à la recherche du médecin le plus en réputation dans le quartier, et ne revint point sans le ramener avec lui.

Ce médecin était un homme de beaucoup de savoir et d'expérience ; il examina M. Talbot avec une attention profonde, et sa physiologie pendant cet examen, ne fut rien moins que rassurante.

—Eh bien, monsieur ? lui demanda madame Audouin d'une voix tremblante et consternée.

—Madame, répondit-il, vous avez le droit d'attendre de moi la vérité, et je vais vous la dire... à moins que Dieu ne fasse un miracle, ce vieillard est perdu...

Madame Audouin leva vers le ciel ses mains jointes, et poussa un cri...

Pauline chantait toujours.

—Perdu ! répéta madame Audouin après un silence, ah ! que Dieu nous prenne en pitié !... mais pourquoi désespérez-vous si vite ? M. Talbot est vivant encore, n'est-ce pas ?...

—Oui, madame, il est vivant, mais par suite d'un choc terrible, résultant soit d'un accident, soit d'un crime, il existe au crâne une lésion que je regarde comme inguérissable, surtout à l'âge de M. Talbot et dans l'état d'excès de déprimement que

je constate en toute sa personne... Pour ma part, je reculerai, je l'avoue, devant une opération horriblement douloureuse, n'offrant selon moi aucune chance de succès, et à laquelle succomberait neuf fois sur dix, le jeune homme le plus vigoureux...

Ces paroles constituaient un arrêt sans appel et ne laissaient aucune place à l'espérance. Madame Audouin le comprit. Elle baissa la tête sur sa poitrine et, suffoquée par la violence de son chagrin, elle se tut pendant un instant, puis elle demanda d'une voix que les sanglots étrangeaient :

—Combien de temps sa vie se prolongera-t-elle ?

—Il m'est impossible de le préciser, répondit le médecin, mais ce temps, quel qu'il soit, sera court... —je doute que M. Talbot doive voir s'achever la journée qui commence...

—Avant de s'éteindre pour toujours, reprendra-t-il connaissance ?... poursuivit madame Audouin.

—Cela est à peu près sûr, et ce moment lucide pourra permettre de mettre en ordre ses dispositions dernières, s'il a négligé de le faire jusqu'à ce jour... Maintenant, madame, je ne puis rien ajouter à ce que je viens de vous dire... ma présence ici devient inutile et je me retire...

—Hélas ! murmura la gouvernante, le malheur qui frappe cette maison est plus grand, plus complet encore que vous ne pourriez le croire... Voyez cette pauvre enfant, la fille de M. Talbot...

—La fille de M. Talbot ! répéta le médecin d'un ton indigné, et, près de son père mourant, elle chante !...

—Ah ! monsieur, ne l'accusez pas ! s'écria madame Audouin, ne l'accusez pas et regardez-la...

Le médecin s'approcha de Pauline qui tourna machinalement ses beaux yeux vers lui et le regarda avec une curiosité vague, sans interrompre la ronde enfantine qu'elle fredonnait à demi-voix.

Le visage immobile, le regard inerte de la jeune fille, furent pour lui toute une révélation.

—Eh ! quoi, murmura-t-il d'une voix émue, elle est folle !...

Madame Audouin fit un geste de douloureuse affirmation.

—Depuis quand ? reprit le médecin.

—Depuis cette nuit.

—Que s'est-il donc passé ?

—Je l'ignore... voici ce que savaient et ce que m'ont appris les hommes qui, tout à l'heure, rapportaient ici son malheureux père...

(La suite au prochain numéro.)

## NOS GRAVURES

## Le bombardement de Tamatave

En rade de Tamatave, le 13 juin 1883.

MON CHER \*\*\*

Un heureux hasard m'ayant permis d'être spectateur du bombardement de Tamatave, je vous envoie quelques détails sur cet événement, pour accompagner le dessin de M. Roussin.

Embarqués à Saint-Denis (Réunion), le 2 juin, sur le transport de l'État la *Creuse*, nous arrivions, le 4, devant Tamatave et, sur l'ordre du contre-amiral Pierre, commandant de la station, nous nous rangions à la droite des navires de guerre français qui étaient déjà dans la rade, le bateau-amiral la *Flore*, la *Nièvre* et le *Forfait*. Nous apprîmes que l'amiral avait envoyé, le 2 juin, à la reine de Madagascar, Ranavalo Manjaka, un ultimatum réclamant la reconnaissance des droits de la France sur la côte ouest de Madagascar, une indemnité de guerre de deux millions et l'occupation provisoire de Tamatave par les troupes françaises.

Si la réponse était négative ou si elle n'arrivait pas au plus tard le samedi à minuit, les hostilités seraient ouvertes dès cette heure et le bombardement commencerait.

La *Creuse* apprêta ses deux canons à longue portée et arma ses canots. Deux navires de guerre, le *Beau-temps-Beaupré* et le *Boursaint*, venant de la côte ouest, où l'amiral avait déjà canonné quelques comptoirs hovas, arrivèrent les 5 et 6 juin pour renforcer l'escadre. Une frégate anglaise, la *Dryad*, et les navires de commerce se placèrent à l'écart, sur l'invitation de l'amiral, pour ne pas gêner nos opérations.

La population européenne de Tamatave fut invitée, par une proclamation affichée sur les murs de la ville, à se réfugier à bord des navires. La *Creuse* recueillit tous nos nationaux et d'autres Européens ou créoles, 300 réfugiés environ.

Tout le monde attendait avec impatience la réponse de la reine. Enfin le samedi soir elle arriva : le gouverneur hova la transmit au consul français, commissaire de la République, M. Beaudais ; comme on s'y attendait, elle était négative et même insolente.

Le dimanche matin, à 6 heures 45, le bombardement commença par un temps magnifique ; nos navires furent pavés et le canon fit entendre sa voix. Jusqu'à huit heures on cribla de projectiles le fort et le camp hovas, puis le tir se ralentit pour cesser dans l'après-midi. Les Hovas ne ripostèrent que par trois coups de canon, mais leurs pièces, mal pointées, ne portèrent qu'à demi-chemin.

Le lendemain matin les embarcations armées en guerre, emportant 750 soldats et marins, se rendirent à terre sous le commandement de M. le capitaine de frégate Hernandez, nommé en même temps commandant de la plage.

Une fois débarquées, les troupes se rangèrent sous les ordres de M. le capitaine de frégate Billard, de la *Flore*, chargé en chef des opérations militaires. Elles s'avancèrent sur le fort en trois colonnes d'attaque pro-